

POLITIQUE, LITTÉRATURE, INDUSTRIE, COMMERCE.

L'ÉCHO SAUMUROIS

Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis.

JOURNAL D'ANNONCES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

ON S'ABONNE A SAUMUR,
Au bureau, place du Marché-Noir, et chez
MM. GAULTIER, JAVAUD, GODFROY, et M^{lle}
NIVERLET, libraires;
A PARIS,
Office de Publicité Départementale (Isid.
FONTAINE), rue de Trévise, 22, et à l'Agence
des Feuilles Politiques, Correspondance gé-
nérale (HAVAS), 3, rue J.-J. Rousseau.

Gare de Saumur (Service d'Été).

Départs de Saumur pour Nantes.

6 heures 36 minut. soir, Omnibus.
4 — 10 — — Express.
2 — 58 — — matin, Express-Poste.
10 — 23 — — Omnibus.

Départ de Saumur pour Angers.

8 heures 2 minut. matin, Omnibus.

Départ de Saumur pour Paris.

9 heures 49 minut. matin, Express.
11 — 50 — — Omnibus.
6 — 36 — — soir, Omnibus.
8 — 58 — — Direct-Poste.

Départ de Saumur pour Tours.

7 heures 27 minut. matin, Omnibus.

PRIX DES ABONNEMENTS.

Un an, Saumur, 18 f. » Poste, 24 f. »
Six mois, — 10 » — 13 »
Trois mois, — 5 25 — 7 50

L'abonnement continue jusqu'à réception
d'un avis contraire. — Les abonnements dé-
mandés, acceptés, ou continués, sans indi-
cation de temps ou de termes seront comptés
de droit pour une année.

CHRONIQUE POLITIQUE.

Le chancelier d'Etat russe, comte de Nesselrode, vient d'adresser une nouvelle dépêche à toutes les ambassades russes. Dans ce document, le comte revient sur la disposition du cabinet de Saint-Petersbourg d'accueillir des propositions de paix honorables, et recommande de ne laisser échapper aucune occasion de rappeler aux Cabinets près lesquels les ambassadeurs sont accrédités, les intentions pacifiques du gouvernement russe. Ce nouveau manifeste moscovite, dont on peut apprécier la franchise, n'empêche pas, à ce qu'il paraît, les ministres de la guerre et de la marine du Czar de pousser avec plus d'énergie que jamais leurs armements du côté de la Baltique et de la mer Noire. On nous écrit, en effet, d'Odessa, sous la date du 18, que tous les chemins de l'intérieur de la Russie, conduisant à l'isthme de Pérékop, sont remplis de troupes et de milices de l'Empire qui se rendent en Crimée. Le corps de grenadiers, si vivement repoussé à Traktir, serait lui-même à la veille d'être considérablement renforcé. M. de Nesselrode, en écrivant ses professions de foi pacifiques, au moment où le prince Gortschakoff marchait sur la Tchernaiâ, n'avait donc pour but que de surprendre encore une fois la religion de l'Europe.

La Gazette militaire de Vienne nous apporte d'ailleurs un document dont les indications sont bien autrement vraies que celles de la dépêche du chancelier de la cour de Saint-Petersbourg. D'après cette feuille, ordinairement bien renseignée, 17 bataillons de la milice de l'Empire arrivaient à Simféropol, le 10 août, et en repartaient immédiatement, pour gagner le camp du Nord, au son des cloches et aux cris de joie des habitants de la ville. La garnison de Sébastopol accueillait avec un enthousiasme indescriptible les compatriotes venus à son secours; la consécration des nouveaux arrivés avait lieu dans l'église du camp, et le prince Gortschakoff leur adressait les paroles suivantes :

« Salut à vous, braves compatriotes, salut au nom de toute l'armée! Vous n'avez pas hésité, au premier mot de feu notre Empereur, de quitter

femmes et enfants, maisons et patrimoines, pour venir nous rejoindre, nous qui combattons ici, sur les frontières extrêmes de notre grande patrie, depuis près de 11 mois, un ennemi impie. Votre résolution seule garantit que, dans ce combat meurtrier, vous vous conduirez comme il convient à de vrais Russes, pour la gloire et l'orgueil de la patrie et de notre bien-aimé Empereur, et pour la terreur de cet ennemi sacrilège.

» Frères, par votre arrivée, ma mission se trouve infiniment facilitée, et le sacrifice que vous avez offert sur l'hôtel de la patrie, me garantit que j'atteindrai mon but, qui est de rejeter honteusement cet ennemi outrepassant dans les eaux qui ont porté ses cohortes sur vos côtes. Vous le verrez bientôt cet ennemi rempli d'orgueil, vous vous trouverez bientôt en face de lui! Alors, amis, il s'agira d'opposer des poitrines courageuses à son élan sauvage, et de ne pas laisser périr l'honneur et la gloire de la Russie. Jusque-là, compagnons d'armes! un hurrah à notre Empereur orthodoxe! à notre mère la Russie, et hurrah à ses fils généreux, qui lui ont, de tout temps, donné une gloire immortelle! »

Certes, en parlant de l'ennemi impie et sacrilège, et de son élan sauvage, le prince Gortschakoff manifestait bien mieux l'opinion vraie du gouvernement du Czar, que les paroles cauteleuses et édulcorées du Nestor de la chancellerie russe. Il faut donc prendre les déclarations du comte de Nesselrode pour ce qu'elles valent, c'est-à-dire ne leur prêter aucune espèce d'importance. Les gouvernements de Paris et de Londres sont complètement édifiés à cet égard, et ne continueront qu'avec plus de vigueur leurs opérations militaires. — Havas.

NOUVELLES DE LA GUERRE.

Grand quartier-général, devant Sébastopol,
le 18 août 1855.

Monsieur le Maréchal,

Vous avez appris par mes dépêches télégraphiques d'hier et d'avant-hier les résultats généraux de la bataille de la Tchernaiâ; je m'empresse, aujourd'hui, de faire parvenir à Votre Excellence mon

rapport circonstancié sur cette journée glorieuse pour nos armes.

Depuis quelques jours, bien que l'ennemi s'abstint de tout mouvement apparent, certains indices nous faisaient penser qu'il viendrait nous attaquer sur la ligne de la Tchernaiâ. Vous connaissez ces positions qui sont excellentes et couvertes, dans tout leur développement, par la Tchernaiâ même et par un canal de dérivation, formant un second obstacle. L'armée sarde occupe toute la droite, vis-à-vis de Tchorgoun; les troupes françaises gardent le centre et la gauche, qui se relie, après une dépression, avec nos plateaux d'Inkerman. Indépendamment de quelques gués, peu nombreux et assez mauvais, deux points permettent de passer la Tchernaiâ et le petit canal: l'un, un peu en aval de Tchorgoun, sous le canon des Piémontais; l'autre, appelé Pont-de-Traktir, est au-dessous et presque au centre des positions françaises.

Si, de ces positions, on regarde devant soi, de l'autre côté de la Tchernaiâ, on voit, vers la droite, les hauteurs de Choulion, qui, après s'être développées en plateaux ondulés, tombent assez brusquement sur la Tchernaiâ, au-dessous de Tchorgoun, en face des Piémontais. Ces hauteurs s'abaissent vis-à-vis de notre centre, et, à partir de ce point, jusqu'aux flancs rocheux des plateaux de Mackensie, s'étend une plaine de trois à quatre kilomètres de largeur. C'est par cette plaine que la route de Mackensie vient passer la Tchernaiâ, au pont de Traktir, et déboucher, après avoir traversé nos positions, dans la plaine de Balaclava.

On faisait bonne garde sur toute notre ligne. Les Turcs, qui occupent le pâte monstrueux de Balaclava, étaient en éveil et observaient Alson; et le général d'Allonville, prévenu également, redoublait de vigilance, dans la haute vallée de Baidar. J'étais tranquille, du reste, pour toute cette extrême droite: c'est une de ces régions montagneuses, où il est impossible de faire manœuvrer des masses: l'ennemi ne pouvait y faire que de fausses démonstrations. C'est, en effet, ce qui est arrivé. Dans la nuit du 15 au 16, le général d'Allonville envoya prévenir qu'il avait du monde devant lui; mais il

FEUILLETON

LES GENTLEMEN DE GRANDS CHEMINS.

(Suite.)

Il n'avait fallu qu'un coup-d'œil à Hamish pour reconnaître ce collier et pour savoir à qui il appartenait. Ces prétendus anneaux de laiton tordus par les dents de Tom étaient d'or; c'était lui, Hamish, qui avait acheté ce collier et qui en avait fait don à miss Helen, sa gypsie.

Ainsi, cette femme renversée dans New-Street et se débattant sous les étreintes d'un chien, cette vieille dont les cris et les contorsions avaient excité sa gaité inhumaine, c'était Helen qui l'avait suivi et l'épiait. Il ne lui vint pas dans la pensée qu'elle agissait dans l'intérêt du capitaine; il connaissait la jeune femme, Helen était jalouse, Helen savait que dans cette maison maudite se trouvait une compatriote à lui, une Ecosaise, jeune, jolie, et qu'il pouvait aimer. Cela suffisait à Helen; Hamish, ou pour mieux dire Lovel, était perdu s'il ne se hâtait. Désignant donc du doigt le collier si dédaigné par le vieux matelot :

— Voulez-vous une demi-guinée de ces anneaux de laiton, monsieur le matelot, dit-il?

Dick, sans se donner la peine de regarder l'objet qu'on lui demandait, prit le collier sur la table de chêne et le jeta à l'Ecosais, qui saisit le bijou au vol et le cacha dans sa ceinture.

— Je l'enverrai à votre vieille mère, Annah, dit-il.
— Quel est ce garçon? demanda Dick.
— C'est mon parent Mac-Grégor, répondit Annah, un Ecosais que je dois épouser.
— Ah! un amoureux?
— Oui, dit Hamish.
— Un amoureux qui arrive d'Ecosse? reprit Dick.
— D'Aberfoil, répondit encore Hamish.
— Et qui s'est perdu dans la grande ville?
— Oui, perdu, répéta encore Hamish, qui, superstitieux comme un Ecosais, crut voir dans ce mot un augure funeste.

— Eh bien! il faut le loger ici, Annah; le difficile ne sera pas de le faire adopter par le lieutenant, mais par Tom.

— Je me charge de Tom, dit Annah en souriant et en passant sa main sur la tête de l'animal.

— C'est qu'il faut du courage pour loger avec nous, poursuivait Dick. En avez-vous, mon garçon?

Si l'on avait fait cette question à l'Ecosais lorsqu'il était dans ses montagnes, à la suite de ses bœufs, il aurait porté la main à son dirk, et aurait proposé à l'Anglais de lui tirer un peu de sang, tout en se soumettant à une opération semblable. Alors on aurait vu lequel des deux avait le sang le plus rouge; mais Hamish, qui avait conservé le courage naturel à un Ecosais, avait perdu la noblesse des sentiments; il ne reculait pas devant le danger,

mais il voulait que le gain fût la récompense du danger. Cependant comme Annah était présente, il feignit une colère qu'il n'éprouvait pas.

— Vieux coquin, dit-il au matelot, si vous aviez vos deux jambes et vos deux bras, je vous ferais voir si j'ai du courage, et vous mangeriez mon poignard jusqu'au manche, vous et votre chien.

— Bien, c'est cela; vous êtes l'homme qu'il nous faut; vous saurez, mon garçon, qu'on se bat ici à peu près toutes les nuits. Cette maison est comme une frégate qui serait entourée de cinq ou six vaisseaux français, et qui est obligée de faire feu de babord et de tribord.... Nous avons des munitions, mais nous manquons de bons matelots, et puisque vous avez du courage, je crois que le lieutenant Parker ne pouvait pas mieux rencontrer... Et songez, jeune homme.... Comment vous nommez-vous?

— Hamish Mac-Grégor.

— Songez, Hamish, qu'en restant dans cette maison, vous défendrez en même temps Annah, qui paraît être votre fiancée.

— Et qui l'est en effet, reprit Hamish en jetant un coup-d'œil amoureux sur la jeune fille, que cet arrangement remplit de joie.

Il était aimé d'Annah, la maison de New-Street lui était ouverte, le chien Tom allait devenir son ami, une seule personne l'embarrassait: c'était miss Helen, sa gypsie.

sul, par sa contenance, imposer à l'ennemi, qui ne tenta rien de ce côté et n'osa pas l'aborder.

Pendant ce temps, le gros des troupes russes, descendu des hauteurs de Mackensie, ou débouchant par Ai-Todor, s'avancait à la faveur de la nuit, sur la Tchernaiâ; à droite, les 7^e, 5^e et 12^e divisions traversaient la plaine; et à gauche, la 17^e division, une partie de la 6^e et de la 4^e suivaient les plateaux du Choulion. Une cavalerie fort nombreuse et 160 pièces de canon soutenaient toute cette infanterie.

Un peu avant le jour, les postes avancés de l'armée sarde, placés en éclaireurs jusque sur les hauteurs de Choulion, se replièrent et vinrent annoncer que l'ennemi s'avancait par masses considérables. Peu de temps après, en effet, les Russes garnissaient de leurs pièces de position les hauteurs de la rive droite de la Tchernaiâ et ouvraient le feu contre nous.

Le général Herbillon, qui commandait les troupes françaises sur ce point, avait pris ses dispositions de combat: à droite de la route de Traktir, la division Fauchaux, avec la 3^e batterie du 12^e d'artillerie; au centre, sa propre division avec la 6^e compagnie du 13^e; à gauche, la division Camou avec la 4^e batterie du 13^e. De son côté, le général de La Marmora avait fait placer les troupes de son armée sur leurs positions de combat.

En même temps, la belle division de chasseurs d'Afrique du général Morris, rapidement ralliée par la nombreuse et vaillante cavalerie anglaise du général Scarlett, se plaçait en arrière des mamelons de Kamara et de Traktir. Cette cavalerie était destinée à tomber sur le flanc de l'ennemi, dans le cas où il parviendrait à faire une trouée par l'un des trois débouchés de Tchorgoun, de Traktir, ou de la dépression existant à la gauche du général Camou.

Le colonel Forgeot, commandant l'artillerie de la ligne de la Tchernaiâ, tenait, prête à agir, une réserve de six batteries à cheval, dont deux de la garde impériale.

Six bataillons turcs de l'armée d'Osman Pacha, amenés par Sefer-Pacha, venaient nous prêter leur concours.

Enfin, je faisais marcher la division Levailant, du 1^{er} corps; la division Dulac, du 2^e corps, et la garde impériale: réserves imposantes, capables de parer aux accidents les plus contraires.

La brume épaisse qui couvrait les fonds de la Tchernaiâ, et la fumée de la canonnade qui commençait à s'engager, empêchaient de distinguer le point contre lequel l'ennemi comptait faire effort, lorsque, à notre extrême gauche, la 7^e division russe vint donner contre la division Camou. Reçues par le 50^e de ligne, le 3^e de zouaves, qui les abordent à la baïonnette, et par le 82^e, qui les attaque de flanc, les colonnes ennemies sont forcées de faire demi-tour, de repasser le canal, et ne peuvent échapper aux coups de notre artillerie, qu'en allant se rallier fort loin; cette division ne reparut plus de la journée.

Au centre, la lutte est plus longue et plus acharnée. L'ennemi avait lancé deux divisions (la 12^e soutenue par la 5^e) contre le pont de Traktir. Plusieurs de ses colonnes se ruent à la fois et sur le pont et sur des passages improvisés à l'aide d'échelles, de ponts volants et de madriers; elles dépassent

la Tchernaiâ, puis le fossé de dérivation, et enfin s'avancent très-bravement sur nos positions. Mais, assaillies par un mouvement offensif que dirige le général Fauchaux et le général de Faily, ces colonnes sont culbutées, forcées de repasser le pont qu'occupe le 95^e, et sont poursuivies au-delà par le 2^e de zouaves, le 97^e de ligne et une partie du 19^e bataillon de chasseurs à pied.

Cependant, tandis que le canon continuait de tonner de part et d'autre, les Russes reformaient leurs colonnes d'attaque. La brume s'était dissipée, et il était facile de voir leurs mouvements. Leur 5^e division renforçait la 12^e, qui venait de donner, et la 17^e s'appretait à descendre des hauteurs du Choulion pour appuyer ces deux premières divisions.

Le général Herbillon fit alors renforcer le général Fauchaux par la brigade Cler, et donna le 73^e comme réserve au général de Faily. En outre, le colonel Forgeot disposait quatre batteries à cheval en position, ce qui lui donnait sur ce front un ensemble de sept batteries, dont il pouvait user contre les masses assaillantes. Aussi le second effort des Russes, quelque énergique qu'il ait été, vint-il se briser devant nous, et ils durent se retirer, essayant des pertes considérables.

La 17^e division, qui était descendue en répandant des tirailleurs en grandes bandes en avant d'elle, n'eut pas plus de succès. Accueillie très-résolument par la brigade du général Cler et par une demi-batterie de la garde impériale, inquiétée sur sa gauche par les troupes de la division Trotti, qui la serrait de près, cette division fut obligée de repasser la Tchernaiâ et de se replier derrière les batteries de position qui garnissaient les hauteurs d'où elle était partie.

A partir de ce moment, neuf heures du matin, le mouvement de retraite de l'ennemi s'est complètement dessiné: ses longues colonnes se sont écoulées le plus rapidement possible, sous la protection de masses considérables de cavalerie et d'une nombreuse artillerie.

J'ai eu pendant un instant l'intention de faire charger une portion de la cavalerie, pour rabattre du pont de Choulion sur celui de Traktir les restes de la 17^e division russe; j'avais fait disposer dans ce but plusieurs escadrons de chasseurs d'Afrique, auxquels s'étaient joints des escadrons sardes et l'un des régiments du général Scarlett, le 12^e lanciers (de l'Inde). Mais la retraite des Russes a été si prompte, que nous n'aurions pu faire qu'un petit nombre de prisonniers, et cette belle cavalerie aurait pu être atteinte par quelques batteries ennemies encore en position. Je jugeai préférable de ne pas l'y exposer pour un si faible résultat. Le général de La Marmora n'eut pas besoin, du reste, de cet appui pour faire reprendre très-hardiment les positions avancées, que ses petits postes occupaient sur les hauteurs du Choulion.

A trois heures, toute l'armée ennemie avait disparu. La division de la garde et la division Dulac relevèrent dans leurs positions les divisions engagées, auxquelles il convenait de donner quelque repos. Je renvoyai au 1^{er} corps la division Levailant, et la cavalerie rentra dans ses bivouacs habituels.

Cette belle affaire fait le plus grand honneur à

l'infanterie, à l'artillerie à cheval de la garde, à celle de la réserve et à l'artillerie divisionnaire. Je prierai bientôt Votre Excellence de placer sous les yeux de l'Empereur les noms de ceux qui ont mérité des récompenses, et de soumettre à la sanction de Sa Majesté celles que j'aurai pu décerner en son nom.

Nos pertes sont regrettables, sans doute, mais ne sont pas en rapport avec l'importance des résultats obtenus et avec celles que nous avons fait éprouver à l'ennemi. Nous avons 8 officiers supérieurs blessés, 9 officiers subalternes tués et 53 blessés, 172 sous-officiers et soldats tués, 146 disparus, et 1,163 blessés.

Les Russes ont laissés entre nos mains 400 prisonniers; le nombre de leurs tués peut être évalué à plus de 3,000 et celui de leurs blessés à plus de 5,000, dont 1,626 soldats et 38 officiers ont été recueillis dans nos ambulances. Parmi les morts relevés par nous se trouvent les corps de deux généraux dont je n'ai pu encore découvrir les noms.

L'armée sarde, qui a si vaillamment combattu à nos côtés, a eu environ 250 hommes hors de combat. Elle a fait éprouver des pertes bien plus considérables à l'armée ennemie: une centaine de prisonniers et 150 blessés sont restés en son pouvoir. J'ai le regret d'annoncer à Votre Excellence que M. le général de La Marmora m'a informé que le général comte de Montevocchio, dont il appréciait beaucoup le caractère et les talents, avait été tué glorieusement à la tête de sa brigade.

Je dois signaler à Votre Excellence la rapidité avec laquelle la cavalerie anglaise du général Scarlett, que M. le général en chef Simpson avait bien voulu mettre à ma disposition, est arrivée sur le lieu du combat. L'attitude martiale de ces magnifiques escadrons trahissait une impatience que le dévouement heureux et prompt de la journée ne devait pas permettre de satisfaire.

Les batteries de position anglaises et sardes et la batterie turque que le général Osman-Pacha a envoyée près d'Alson, ont tiré avec beaucoup d'habileté et de succès. J'ai remercié Osman-Pacha de l'empressement avec lequel il avait envoyé près de moi, par Sefer-Pacha (général Koscielzki), six bataillons turcs, dont quatre ont occupé, dans la journée, les passages voisins de Tchorgoun.

Rien de remarquable ne s'est passé pendant toute cette journée du côté de Sébastopol. MM. les généraux de Salle et Bosquet étaient prêts, du reste, à repousser énergiquement toute tentative de l'assiégé.

J'envoie à Votre Excellence, avec ce rapport, la copie d'un dispositif pour la bataille du 16, trouvé sur le corps d'un général russe que l'on croit être le général Read, qui commandait la droite ennemie et était particulièrement chargé de l'attaque de Traktir. Veuillez agréer, etc.

Le général en chef, PÉLISSIER.

Le ministre de la marine a reçu la dépêche suivante de M. le vice-amiral Bruat, commandant en chef l'escadre de la Méditerranée.

A bord du *Montebello*, le 18 août 1855.

Monsieur le Ministre,

Je me suis rendu, hier matin, au quartier-général, d'où le général en chef a bien voulu me conduire jusque sur le champ de bataille de la Tcher-

La paix d'Amiens avait donné aux Anglais un vif désir de visiter la France, et nous avons vu que M. Fox s'était hâté de visiter Paris et Saint-Cloud. De son côté la noblesse française était jalouse de se rendre à Londres, où un assez grand nombre de gentilshommes influents se trouvaient encore. L'exil avait été pour tous une leçon sévère, et en général une leçon noblement supportée. On sait que les émigrés comprirent à l'étranger que le travail ne fait pas déroger, ce qui ne leur paraissait pas prouvé en France. Plusieurs nobles familles avaient donc trouvé dans l'industrie des moyens de fortune, d'autres avaient marié leurs filles, soit à des membres de l'aristocratie, soit à des riches Anglais: les unes ni les autres ne se pressaient de revenir en France où leurs biens avaient été confisqués. C'étaient ces membres dispersés que les gentilshommes français allaient revoir à Londres.

Parmi eux se trouvait M. le comte Henri de Castres, fils de feu le marquis Robert de Castres, propre frère du père de M^{lle} Marie de Castres, par conséquent son cousin. M. de Castres, qu'on appelait dans l'intimité de sa famille, le comte Henri, avait vingt-cinq ans à peine; c'était un beau jeune homme, d'une fortune médiocre, mais indépendant, et dont toutes les inclinaisons étaient militaires: aussi s'était-il battu en Vendée et en Allemagne, et maintenant que la paix allait faire rentrer dans le fourreau toutes les épées et qu'il se trouvait auprès de son père, dans un vieux château où la chasse

seule offrait un aliment à son activité, il se demandait comment il occuperait sa vie. Le marquis Robert de Castres son père, vieillard mûri par l'exil, l'écoutait se plaindre avec une inquiétude secrète et presque défiante. Quand le jeune homme se fut un peu apaisé, le vieux comte prit la parole:

— Mon fils, lui dit-il, venez vous asseoir auprès de moi, là, au coin de la grande cheminée... regardez ces bûches qui font un feu si clair et si brillant, ce bois vient des forêts qui entourent notre château, et qui sont encore à nous. Grâce à votre mère, qui n'a pas voulu quitter la France, la République n'a pas été aussi sévère pour nous que pour d'autres, elle nous a laissé nos biens; et ce qui en a été distrait, le premier Consul nous l'a rendu. Cependant, non pas moi, mais vous, vous avez porté les armes contre la France... pour vos princes, je sais... Maintenant que ferez-vous?

— Oui, mon père, que ferai je? dit Henri, qui avait écouté avec un peu d'impatience les paroles de son père.

— Écoutez-moi bien, Henri: il s'ouvre pour vous deux chemins; vous pouvez aller trouver le premier Consul ou quelqu'un de ses généraux et entrer dans l'armée; cela vous sera facile.

— A la paix! dit Henri avec dédain.

— Oui, mon fils, à la paix, au moment où elle va être signée. Croyez-en mon expérience, cette paix ne durera pas.

— J'y ai pensé, dit involontairement le jeune homme, avec un général tel que le premier Consul, je puis faire ma fortune militaire.

— Bien, mon fils, je ne vous croyais pas si raisonnable.

— Vous le savez, mon père, l'oisiveté me pèse; mais il s'ouvre deux routes pour moi, dites-vous: quel est la seconde?

— Un chemin parallèle au premier, mon fils: il vous sera facile de mettre un pied dans l'un, un pied dans l'autre et de les forcer à se joindre et à s'unir tous deux:

— Voyons, mon père.

— Ici j'ai besoin de toute votre attention. J'avais un frère cadet, le comte Julien, c'est ainsi que nous appeillions votre oncle dans la famille, quoique Julien fût destiné à n'avoir que la cape et l'épée, puisque j'étais l'aîné, il était plus riche que moi, d'abord parce qu'une vieille tante qui l'avait élevé, et qui l'idolâtrait, lui avait laissé tout son bien; ensuite Julien eut le bonheur d'épouser une riche héritière. J'emigré en 1790, lui ne quitta la France que deux ans plus tard. M^{me} la comtesse de Castres, était une femme d'une prudence et d'une perspicacité singulières, on eût dit qu'elle savait l'avenir. Je crois, sans le savoir précisément, que les terres et les maisons furent vendues, les contrats réalisés et les diamants soigneusement envoyés à l'étranger. Mon frère Julien

naïa. On n'avait pu constater encore exactement le chiffre des pertes de l'ennemi; mais l'on savait déjà, au moment de notre retour au quartier-général, que 1,700 blessés russes avaient été recueillis et que 400 prisonniers étaient tombés en notre pouvoir. Pour dégager nos ambulances, le général en chef m'a prié de faire évacuer sur le Bosphore tous les blessés russes dont l'état permettait le transport jusqu'à Kamiesch. Outre le *Montezuma*, qui emporte 250 malades de notre armée, j'expédie aujourd'hui, à Constantinople, les vaisseaux le *Wagram* et le *Charlemagne*, et la frégate à vapeur le *Labrador*, qui recevront à bord 1,200 blessés, 400 prisonniers et 600 gendarmes de la garde. A leur retour du Bosphore, ces bâtiments rapporteront à Kamiesch la brigade Sol, composée d'environ 3,200 hommes.

Je puis, aujourd'hui, faire connaître à Votre Excellence l'impression générale que la victoire de la Tchernaiä me paraît avoir produite dans notre armée. Aucun engagement n'avait encore consacré d'une façon aussi éclatante la supériorité et l'ascendant moral de nos troupes sur celles de l'ennemi. Les dispositions prises par l'armée russe indiquaient un plan bien conçu et bien étudié. Aucune erreur semblable à celle du général Soimonoff, à la bataille d'Iakerman, n'a été commise dans cette journée. Les divisions russes ont attaqué nos positions à l'heure prescrite et avec une connaissance parfaite du terrain: elles ont enlevé le pont de Traktir et forcé les avant-postes sardes à se replier. Lorsque la brigade de Faily a repris l'offensive, 1,500 ou 2,000 Français ont rejeté 8,000 Russes au-delà de la Tchernaiä. Une heure après, 45,000 Russes battaient en retraite devant 10 à 12,000 hommes des troupes alliées.

La journée du 16 août a été bien moins une bataille qu'une immense sortie, repoussée avec une incroyable vigueur. L'ennemi ne s'est point avancé hors de la portée de ses batteries de position; il s'est retiré sous la protection des ouvrages qui couronnent le plateau de Mackensie, dès qu'il s'est aperçu que nos troupes n'étaient point intimidées par les masses considérables qu'il avait déployées dans la plaine. Peut-être avait-il l'espoir de nous attirer sous le feu de ses batteries de position et de nous engager entre les hauteurs, d'où son artillerie aurait pu nous foudroyer. Le général en chef ne s'est point laissé entraîner à cette poursuite imprudente. En faisant donner sa cavalerie, il eût pu ramasser quelques fuyards; mais il eût fallu faire défiler nos escadrons sur le pont de Traktir, que les projectiles des ouvrages ennemis dépassaient; il eût fallu les lancer dans la plaine, sous un feu croisé d'artillerie et de mousqueterie, ayant à dos une rivière guéable, mais dont les berges sont très-escarpées.

Grâce à la sagesse du général en chef, notre succès reste intact et complet: l'ennemi est rentré dans ses lignes, et l'armée de secours demeure paralysée; le siège peut se poursuivre en toute sécurité. Les difficultés qu'il présente sont peu diminuées, sans doute, par notre victoire; c'est toujours une œuvre de persévérance et de méthode à accomplir; mais l'issue ne peut plus en être douteuse. La Russie n'aura point à se féliciter de la résistance prolongée de Sébastopol; ses finances et ses armées s'épuisent à soutenir à l'extrémité de l'empire une

lutte dont les conditions sont toutes à notre avantage. Si Sébastopol était tombé après la bataille de l'Alma, ce n'eût été qu'une surprise; la Russie aurait perdu une flotte et un arsenal maritime, mais le prestige de sa puissance n'en eût point été sérieusement affaibli. Aujourd'hui, au contraire, ses forces se sont usées dans de longs et inutiles efforts; ses vieux soldats ont disparu; sur le champ de bataille, elle présente plus de recrues que de bataillons éprouvés; les blessés que nous recueillons, les prisonniers qui tombent en notre pouvoir paraissent affaiblis par les fatigues et par une nourriture insuffisante.

Le gouvernement russe, privé des transports qui s'effectuaient par la mer d'Azof, ne peut plus remplir ses magasins, ses soldats ne reçoivent pour toute ration que du pain, du sel et de l'eau; l'eau-de-vie ne se distribue que les jours de bataille; la viande, presque jamais. Quand les pluies de l'automne viendront défoncer les routes, je ne sais comment l'ennemi pourra pourvoir au ravitaillement de cette nombreuse armée. Sa situation me paraît des plus critiques, et je vois dans l'attaque du 16 août, mollement poursuivie, un symptôme de découragement, bien plus que d'audace. Les perspectives de l'avenir commandaient aux Russes un effort vigoureux; elles nous conseillent, au contraire, la prudence.

Le général en chef a fait ouvrir, hier matin, le feu de nos batteries de siège. Si nous parvenons à éteindre le feu de l'ennemi, nos cheminements seront poussés avec activité; s'il faut attendre l'arrivée des mortiers pour obtenir ce résultat, le retard, dont on appréhendait les conséquences, aura moins d'inconvénients aujourd'hui que jamais. Nous savons par les aveux mêmes des généraux russes quelles pertes notre feu leur fait subir: ces pertes ne peuvent qu'augmenter, et les moyens de l'ennemi pour les réparer diminueront chaque jour. Notre armée, pendant ce temps, reçoit des renforts et vit dans l'abondance. Malgré les sacrifices journaliers qu'elle subit, son héroïsme se soutient, et la facilité avec laquelle le nouvel emprunt vient d'être couvert, suffirait pour lui apprendre que la France ne l'abandonnera pas. La victoire de la Tchernaiä me paraît donc faite pour rassurer les esprits les moins confiants; c'est une grande et belle journée, dont le premier effet sera de rendre la confiance à tous ceux que l'échec du 18 juin avait ébranlés.

Je reçois d'excellentes nouvelles de la mer d'Azof. Les flottilles alliées continuent à en parcourir le littoral et à répandre partout l'alarme et le terreur.

Le *Descartes* est parti hier pour le détroit de Kertch, où il porte un renfort de 400 soldats d'infanterie de marine. Les Anglais y envoient 800 hommes. Le général en chef a prescrit, sur ma demande, au colonel Osmond de se concerter avec le commandant Bouët, de la *Pomone*, pour occuper Taman et Fanagoria pendant le temps qu'exigerait la destruction complète des édifices que les Russes ont conservés dans ces deux établissements. Les matériaux seront utilisés pour élever des baraquements sur le cap Saint-Paul. Avec des précautions, prises en temps opportun, les garnisons du détroit de Kertch passeront l'hiver sans souffrance. Je suis, etc.

Le vice-amiral commandant en chef, BRUAT.

FAITS DIVERS.

On lit dans le *Times*:

« Le gouvernement a autorisé M. Paxton à organiser un nouveau corps de 1,000 hommes, pour augmenter le corps des travailleurs de l'armée actuellement en Crimée. Ce surcroît de 1,000 hommes sera composé de mécaniciens et d'ouvriers, d'un certain nombre de terrassiers pour les chemins de fer, d'inspecteurs et de contre-maîtres, ils seront accompagnés de chirurgiens, d'un chapelain et d'un homme chargé de leur faire la lecture des Écritures. Ces hommes seront spécialement chargés de la construction des baraques, de la construction et la réparation des routes, et d'exécuter des travaux d'assainissement dans l'intérêt des troupes sur le théâtre de la guerre. »

— Un correspondant du *Nouvelliste* de Marseille lui signale cet heureux résultat de la bataille de la Tchernaiä, que cette victoire a guéri toutes les maladies dans le camp des alliés.

CHRONIQUE LOCALE.

Personne n'aura oublié que c'est ce soir, à la salle de la Mairie, qu'aura lieu le concert de M^{me} BRIÈRE-FAURÉ.

Le programme, que nous publions plus loin, fait comprendre ce que sera cette brillante soirée musicale. P. GODET.

Par décret impérial du 29 août, les conseils d'arrondissement, à l'exception de ceux du département de la Seine, se réuniront le 25 septembre, pour la seconde partie de leur session, dont la durée est fixée à cinq jours.

DERNIÈRES NOUVELLES.

Berlin, le 30 août.

« *L'Invalide russe*, du 24, avoue la terrible défaite essuyée le 16, sur la Tchernaiä, et, en annonçant que les généraux Read et Wieman ont été tués, que le général baron de Woreski a été blessé, il dit que les Russes ont éprouvé des pertes considérables. » — Havas.

TAXE DU PAIN du 1^{er} Septembre 1855.

Première qualité.	
Les cinq hectogrammes.....	25 c. « m.
Seconde qualité.	
Les cinq hectogrammes.....	22 c. 50 m.
Troisième qualité.	
Les cinq hectogrammes.....	20 c. « m.

BOURSE DU 30 AOUT.

5 p. 0/0 hausse 20 cent. — Fermé à 66 90

4 1/2 p. 0/0 sans changement. — Fermé à 93.

BOURSE DU 31 AOUT.

5 p. 0/0 baisse 50 cent. — Fermé à 66 60.

4 1/2 p. 0/0 sans changement. — Fermé à 93.

P. GODET, propriétaire-gérant.

joignit l'armée de Condé, et il ne tarda pas à être tué par les Bleus. M^{me} la comtesse de Castres, suivie de sa fille, partit pour Londres, où je suis à peu près certain que sa fortune l'y avait précédé. Vous avez donc à Londres une tante et une cousine, probablement fort riches. Prenez le chemin de Londres, et allez épouser M^{lle} Marie de Castres. Si je me trompe, si M^{me} de Castres n'a pas emporté sa fortune avec elle, épouser votre cousine peut encore être une affaire avantageuse, et c'est alors qu'au lieu de suivre un des deux chemins que je vous indique, il faut les suivre tous les deux.

— Comment cela ?

— Il était difficile et compromettant de vendre ses terres en 1792; la comtesse de Castres n'a donc pas tout vendu, et la nation s'est emparée de ce qu'elle a laissé; si vous épousez votre cousine, et si en même temps vous servez dans l'armée française, le premier Consul peut faire rendre à votre belle-mère et à votre femme ces biens qui n'ont point été vendus... et il le fera, Henri, soyez en sûr.

— Monsieur le Marquis, dit respectueusement le jeune homme, il me paraît peu sûr de courir deux lièvres à la fois, je vais trouver le premier Consul, je me fais soldat; épousez qui voudra ma cousine.

— Comme il vous plaira, dit le Marquis.

— Vous comprenez, mon père, dit le comte Henri, qu'il serait ridicule à moi de rechercher une parente in-

connue, riche héritière, et qui est peut-être sur le point d'épouser un lord.

— Vous m'avez mal compris, mon fils, répondit le Marquis, je ne vous ai pas dit que votre cousine fût riche, je vous ai dit seulement: il est possible qu'elle le soit, ce qui est bien différent. Je ne vous engage pas à courir après votre cousine; écoutez-moi jusqu'à la fin, et vous saurez ce que j'exige de vous. J'ai reçu une lettre de ma belle-sœur la comtesse de Castres... elle vous destine sa fille.

— A moi ?

— Elle n'ordonne pas ce mariage, elle le souhaite. J'ai reçu ce matin une seconde lettre de ma nièce; ma belle-sœur est morte.

— Morte! mon père ?

— Oui, la pauvre Comtesse ne devait pas revoir sa patrie, elle devait laisser sa dépouille mortelle sur une terre étrangère, c'était écrit, mon fils... Vous allez partir pour Londres, et, que vous épousiez ou non votre cousine, vous la ramènez chez moi; il n'est pas décent que M^{lle} Marie de Castres demeure dans une famille étrangère, son asile naturel est ici.

— J'irai, mon père, répondit le jeune homme.

— Et le soir même, Henri de Castres partit pour Londres.

M. le marquis de Castres n'avait point tout dit à son fils: la lettre de M^{me} de Castres en annonçait une autre,

et cette autre lettre n'était point venue. Le Marquis pensa que la mort avait surpris sa belle-sœur, et qu'il était inutile d'instruire son fils d'une circonstance indifférente, et dont Marie lui donnerait l'explication, cette lettre avait cependant été écrite, et M. le lieutenant James Parker n'était exposé aux entreprises dangereuses des gentilshommes de grand chemin que parce qu'elle avait été détournée.

Ce fut sur ces entrefaites que M. le comte Henri arriva à Londres. Il y reprit un titre nobiliaire que les exigences de la République ne lui permettaient pas de porter en France: et avant de se présenter chez Mistress Parker, pour y voir sa cousine, il prit un logement dans un hôtel voisin de la rue d'Oxford, et résolut de s'accorder quelques jours de repos; car, alors, un voyage à Londres était une entreprise fatigante, et aujourd'hui encore, malgré la célérité du trajet, beaucoup de gens supportent avec peine le passage de la Manche.

Rien de tout ce qui, de près ou loin, touchait à Marie de Castres et à la maison du lieutenant Parker n'était ignoré du capitaine Blakheath, et il apprit sur-le-champ l'arrivée à Londres du comte Henri.

Après cette digression nécessaire, nous allons revenir à Hamish et à Annah Mac-Grégor.

(La suite au prochain numéro.)

VENTE
DE TONNEAUX ET CAISSES.

Mercredi prochain, à midi, dans la cour de M. l'Entrepôseur des tabacs, à Saumur, rue des Payens, il sera procédé à la vente publique et aux enchères des colis ci-après désignés, provenant de l'Entrepôt des tabacs de l'arrondissement de Saumur.

TONNEAUX.	Petits.	2
	Moyens.	17
	Gros.	39
CAISSES	31

On paiera comptant et sans frais.
Saumur, le 30 août 1855.

Le Receveur des Domaines,
LINACIER.

A VENDRE

Un CHIEN D'ARRÊT, âgé de 5 ans, parfaitement dressé.
S'adresser à M. GILBERT, au Pont-Fouchard. (449)

Etude de M^e CHASLE, notaire à Saumur.

A VENDRE

PAR ADJUDICATION,
Le dimanche 16 septembre 1855, à midi, En l'étude de M^e CHASLE, notaire à Saumur,

UNE MAISON,
Nouvellement restaurée,
Sise à Gaure, commune de Varennes-sous-Montsoreau, avec façade sur la route de Tours à Nantes, divisée en trois corps de bâtiments;
COURS ET JARDINS;

Vue admirable sur les coteaux de la Loire.

Cette maison était précédemment occupée par M. Fraimbault-Rousseau.

Mise à prix, ci. 5,000 fr.

Une seule enchère prononcera l'adjudication.

S'adresser : à M. NAU-MORICET, propriétaire, rue Royale n° 2, à Saumur;

Et audit M^e CHASLE, notaire en la même ville, place de la Bilange. (430)

Etude de M^e DION, notaire à Saumur.

A VENDRE

PAR ADJUDICATION,

En l'étude et par le ministère de M^e DION, notaire à Saumur,

Le lundi 1^{er} octobre 1855, à midi,

Une MAISON, fraîchement décorée, située à Saumur, rue de Bordeaux, joignant le sieur Sevin, charbon, consistant en :

Au rez-de-chaussée : un portail d'entrée et porche clos, une salle à manger, cuisine, salon et chambre à coucher; cave, cour avec pompe, écurie à deux chevaux, une remise, serre-bois, grenier à fourrage, jardin.

Au premier étage : grand salon, deux chambres à coucher avec cabinets, escalier en bois.

Au deuxième étage : deux chambres à coucher donnant sur la cour, grand grenier sur la rue.

On peut traiter avant l'adjudication en s'adressant à M. GASNAULT-BODEAU, entrepreneur de bâtiments, demeurant à Saumur, rue de Bordeaux, ou à M^e DION, notaire. (440)

A LOUER

Présentement ou pour Noël prochain ou pour la Saint-Jean prochaine 1856,

MAGASIN joignant l'hôtel J. Budan, place de la Bilange, à Saumur.

S'adresser à M. J. BUDAN. (381)

Etude de M^e CHASLE, notaire à Saumur.

A LOUER

Pour entrer en jouissance de suite,

UNE JOLIE PROPRIÉTÉ

Dite la Chipaudière,

Sise à Saint-Hilaire-Saint-Florent, précédemment occupée par M^{me} d'Harrembert.

Salon, salle à manger, vestibule, trois chambres à coucher avec cabinets, cuisines, écuries, remises, serres, caves;

Jardins potager et d'agrément, espaliers en plein rapport, sites pittoresques;

Maison de jardinier, clos de vigne y attachant.

S'adresser à MM. DE BEAUREGARD et DE LA FRÉGEOLIERE, à Saint-Florent,

Ou à M^e CHASLE, notaire à Saumur.

A VENDRE

Un PIANO droit et neuf.
S'adresser au bureau du journal.

Une Maison de commerce et de nouveautés, dans une ville près Saumur, désire un APPRENTI.
S'adresser au bureau du journal.

A VENDRE

UNE JOLIE PROPRIÉTÉ,

Sise à Munet, dans une position magnifique,

Consistant en maison de maître, logement de fermier, terres, vignes et bois. Le tout contenant 15 hectares.

S'adresser à M. SALLÉ, propriétaire, ou à M^e DUTERME, notaire à Saumur.

CHANGEMENT de DOMICILE.

L'Etude de M^e BEAUREPAIRE, avoué, successeur de M^e JAHAN, est transportée rue de la Petite-Douve, n° 10. (393)

A VENDRE

DE GRÉ A GRÉ

En totalité ou par parties

La JOLIE PROPRIÉTÉ de la FOURCHERALE, près le château du Bellay, commune d'Allonnes, d'une contenance de 8 hectares 91 ares, traversée par un ruisseau.

BELLE PIÈCE D'EAU.
S'adresser, pour en traiter, à M^e DENIEAU, notaire à Allonnes. (450)

Etude du même notaire.

A VENDRE

Par parties

Le BEAU DOMAINE de la BOURDANDIÈRE, sis près le bourg, et commune d'Allonnes, joignant la route départementale de Saumur à Tours, par Bourgueil;
Contenance, 18 hectares.

S'adresser, pour tous renseignements, à M^e DENIEAU, notaire à Allonnes. (451)

A LOUER

Pour cause de changement de domicile,

UNE VASTE MAISON DE COMMERCE, occupée par M. LEFORT-LUNET, négociant à Chinon. (452)

A VENDRE OU A LOUER

UNE MAISON COMPLÈTE
ÉCURIE, REMISE avec JARDIN,
RUE DU PRÊCHE.

S'adresser à M. DABURON, juge, Ou à M^e DUTERME, notaire. (434)

A VENDRE

UNE MAISON

Située à Saumur, carrefour Dacier, 13, Occupée par M. GONDOUN, boulanger.

S'adresser à M^e DUTERME, notaire. (392)

A AFFERMER

DE SUITE,

Pour entrer en jouissance à Noël 1856,

UNE TRÈS-BELLE FERME

Nommée l'Etang,

A Milly, commune de Gennez,
Contenant 43 hectares 56 ares 30 centiares, consistant en maison d'habitation et d'exploitation, terre labourable, pré, bois et pâture.

S'adresser, pour traiter, soit à M. DELANDES, qui en est le propriétaire, demeurant à Bagneux, soit à M. MIL-LON-GUITARD, géomètre à Saumur, soit à M^e CHASLE, notaire à Saumur.

A VENDRE

UNE GRANDE MAISON,

Nouvellement restaurée, avec cour, remise et écurie, située Grand'Rue, n° 12.

ET A CÉDER

UN ATELIER DE SERRURERIE,

Existant depuis 40 ans.

S'adresser à M. Ch. PIETTE, ou à M^e LEROUX, notaire. (407)

Pensionnat de Demoiselles

Dirigé par

M^{me} BERTHELOT-MIGNAN,
RUE DES PAYENS, n° 6. (401)

A VENDRE

Ensemble ou séparément,
DEUX JARDINS,
Situés rue du Roi-René.

S'adresser à M^e LEROUX, notaire, ou à M. NANCEUX. (343)

A LOUER

Pour la St-Jean prochaine,

MAISON

Occupée ce jour par M. Perreault-Bazile,

AVEC COUR, REMISE ET ÉCURIE.
Vue sur la Loire.

S'adresser, pour voir les lieux et pour traiter, à M. JAMET, sur le quai.

TOUX DES ANIMAUX.

Bronchites, affections pulmonaires, gourmes, jétages chez le cheval, le bœuf et les races bovine et porcine.

Guérison par la poudre Duluc-Mesnier; la boîte 4 fr., accompagnée d'une instruction par M. Duluc, vétérinaire d'Alfort.

Dépôts : à Saumur, M. Damicourt, place de la Bilange;

A Doué, M. Peltier. (385)

MALADIES DES CHIENS.

La Poudre de Vatin, les guérit et les préserve. 1 fr.

le paquet avec l'instruction. Pour expédition et le détail, à la pharmacie, rue de Poitou, 11, Paris; et chez les principaux pharmaciens et armuriers. Dépôt à Saumur, chez M. L'HERMITE, archangeur. (390)

PILULES DE DEHAUT

MODE D'EMPLOI. Ce purgatif est bien préférable à tous les autres, parce qu'il ne se prend pas à jeun, mais au contraire, en mangeant bien. Il opère d'autant mieux que les aliments et les boissons pris en même temps sont plus fortifiants, ce qui épargne aux malades le dégoût et la fatigue qui empêchent de supporter les autres purgatifs jusqu'au rétablissement parfait de la santé.

PROPRIÉTÉS. Ces pilules sont purgatives et dépuratives (véritables). Elles purifient le sang de toutes les humeurs (bile, glaires, pituite, etc.) qui causent la mauvaise santé. Par ce moyen, elles guérissent un grand nombre de maladies longues et chroniques, telles que : Dartres, constipation, Catarrhes, gastrite, Plaies suppurées, liti répandue, Douleurs, engorgements internes, et cette foule d'affections sans nom qui constituent ce qu'on appelle MAUVAISE SANTÉ.

BOITES DE 5 F. ET 2 F. 50 C.
Chez M. DEHAUT,
Pharmacien et médecin à Paris.

Dépôt à Saumur, chez M. GUICHARD.

Saumur, P. GODET, imprimeur.

SALLE DE LA MAIRIE

CONCERT

DONNÉ PAR

M. & M^{me} FAURÉ-BRIÈRE

AVEC LE CONCOURS DE

MM. BAUDOIN, BOULLEAU ET HETZELL.

PROGRAMME

PREMIÈRE PARTIE.

- Duo de Guillaume Tell, exécuté par MM. FAURÉ et BOULLEAU. OSBORNE ET BÉRIOT.
- Air de Norma, par M^{me} FAURÉ-BRIÈRE BELLINI.
- Chansonnette, par M. BAUDOIN.
- Tremolo, exécuté par M. FAURÉ. BÉRIOT.
- Air de la Fée-aux-Roses, chanté par M^{me} FAURÉ. HALÉVY.
- Chansonnette, par M. BAUDOIN.

DEUXIÈME PARTIE.

- Duo pour soprano et violon, composé expressément pour M. et M^{me} FAURÉ. HETZELL.
- Hymne à la Vierge, } études pour piano, par l'auteur : HETZELL.
- Sixtes et tierces, }
- Nina, barcarolle italienne, chantée par M^{me} FAURÉ. Ed. V.....
- Chansonnette, par M. BAUDOIN.
- Fantaisie-Caprice, exécutée par M. FAURÉ. VIEUXTEMPS.
- Air des Fraises, par M^{me} FAURÉ. Ad. ADAM.
- Chansonnette, par M. BAUDOIN.

PRIX DU BILLET : 3 FR.

Le Concert commencera à 8 heures 1/4.

On peut se procurer des Billets chez M. FISCHER, marchand de musique et chez le Concierge de la Mairie.